



Institut Saint-Stanislas

Saint-Stanislas à l'aube de son troisième... cinquantième

JEAN-FRANÇOIS LAUWENS

Chaque mois, nous vous proposons de remonter le temps et de partir à la découverte de l'histoire de nos écoles. Ce mois-ci : l'Institut Saint-Stanislas, à Etterbeek, qui, à l'image du quartier, a intégré les étoiles de l'Europe et les arcades du Cinquantième à son identité graphique.

Avec ses deux bâtiments néogothiques en briques rouges dressés le long du parc du Cinquantième depuis 1903, l'institut Saint-Stanislas fait partie du paysage bruxellois. Mais il faut en passer les lourdes portes pour apprécier la taille d'un établissement (1.000 élèves, dont 600 en secondaire) qui, au fil des décennies, a considérablement élargi son périmètre.

L'ensemble du domaine aujourd'hui propriété diocésaine se situe dans le voisinage immédiat de la défunte église Sainte-Gertrude dont elle est une émanation. En 1993, l'église avait dû être détruite en raison des risques d'écroulement. Mais la fabrique d'église locale a remis un projet visant à la reconstruire dans les prochaines années grâce au legs d'un paroissien.

Secondaire en 1953

Revenons 100 ans plus tôt, en 1892, lorsque le curé de Sainte-Gertrude, l'abbé Boone, sollicite l'ordre des Frères de la Miséricorde, établi à Malines, pour assurer l'enseignement dans sa paroisse. L'école Sainte-Gertrude (actuel institut Saint-Joseph) et l'institut Saint-Sta-

nislas, près de la place Jourdan, sont nés. En 1903, l'école déménage à son emplacement actuel du 115 avenue des Nerviens sur un terrain offert par le bourgmestre Plissart. Elle n'est encore qu'une école primaire.



En 1953, l'abbé Albert Proost (photo en médaillon), ancien vicaire de Sainte-Gertrude et prof de religion retraité, est appelé à reprendre la direction et obtient l'ouverture du secondaire. « Le curé me confia être très embarrassé par ses écoles paroissiales, écrira Proost. Les Frères de la Miséricorde avaient décidé de partir. Le curé avait deux écoles sur les bras, sans maîtres ni directeurs. Je suggérai de fonder un collège avec humanités. Il n'y en avait pas à Etterbeek, à part Saint-Michel qui avait une clientèle à part. Un soir, le curé m'invita, guilleret : « Je reviens de Malines. Le cardinal Van Roey est prêt à essayer un collège à la condition que vous en soyez le directeur. » Je partis d'un grand éclat de rire, j'ignorais tout de cette sollicitude à mon égard. C'était lui qui avait formulé cette exigence, me disant : « Je ne tenais pas à avoir n'importe qui comme directeur ! »

À partir de là, Saint-Stanislas, « Saint-Stan » voire « Saint-Slach » pour des générations de jeunes Bruxellois, verra sa population dépasser les 1.000 élèves et son implantation s'étendre en intérieur d'îlot. Proost, venu de Saint-Boniface, fait entrer Saint-Stanislas dans la cour des grands, construisant chapelle, théâtre, réfectoire et nouvelles classes. L'Atelier 210, aujourd'hui salle de spectacles branchée et multidisciplinaire, fait encore partie de l'institut qui l'utilise toujours comme réfectoire et salle de



gym. Celle-ci occupe ce qui était naguère la deuxième chapelle de l'école.

L'abbé Proost, retraité, est directeur à titre bénévole, ce qui lui permet de revendiquer son « *indépendance* » et l'« *esprit de famille* » qu'il entend insuffler au collège, habitant encore dans ses murs après sa sortie de charge. Ses successeurs auront à cœur de maintenir cet équilibre.

Des élèves qui viennent de loin

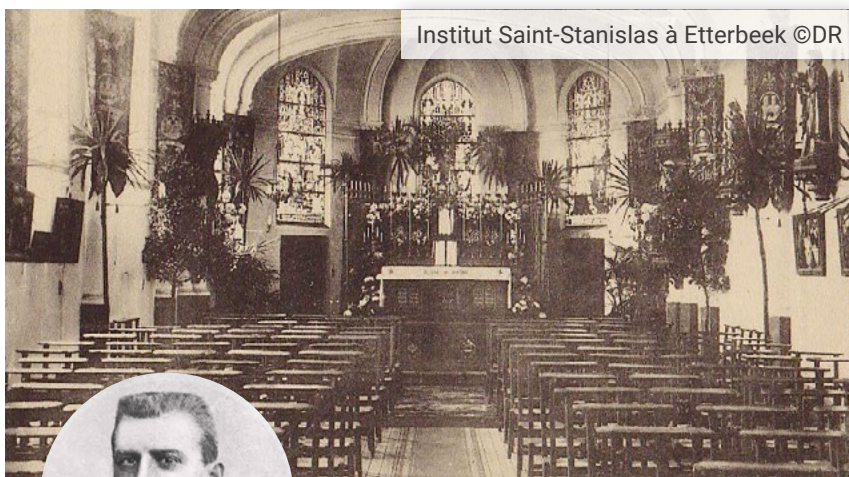
Depuis la fin du XIX^e siècle, le quartier se caractérise par une succession de grands établissements fréquentés par la haute bourgeoisie (Saint-Michel, Vierge Fidèle, Sacré-Cœur de Lindthout), à l'image des maisons de maître de l'avenue de Tervuren et du Cinquantenaire. Aujourd'hui, la présence des institutions européennes a fait de cette partie d'Etterbeek une Europe en miniature. « *L'offre d'enseignement secondaire à Etterbeek est à présent plus importante que sa population scolaire*, analyse Lucille Biesmans, directrice du secondaire depuis 2015. *À l'inverse de ce qui se passe dans d'autres communes : c'est la raison pour laquelle Saint-Stanislas n'est plus une école de quartier mais, bien desservie par les transports, une école qui attire beaucoup d'élèves venus de l'autre bout de la ville. Je pense au nord-ouest de Bruxelles : nombre de nos élèves n'ont pu avoir de place à Saint-Pierre Jette ou au Sacré-Cœur de Jette et viennent ici. Nous avons 600 élèves en secondaire mais, plutôt que d'école familiale, je préfère parler d'école à taille humaine : certaines choses sont gérables dans une famille de 5 personnes, pas dans une école de 600 ! Nous accordons à nos élèves le droit à l'erreur, on les prend tels qu'ils sont avec bienveillance. Nous faisons la différence entre l'excellence, que nous visons, et l'élitisme.* »

En août 2018, à l'occasion du 450^e anniversaire de la mort d'un jeune novice polonais de 18 ans, le pape François dira : « *Il nous a enseigné cette liberté qui n'est pas une course à l'aveugle, mais la capacité de discerner le but et de suivre les meilleures voies de comportement et de vie.* » Il s'appelait Stanislas Kostka et deviendrait saint Stanislas en 1726. ■

Votre école a une histoire ?

Contactez-nous !

redaction@entrees-libres.be



Philippe Baucq, l'esprit de résistance

Le 3 août 1914, la distribution des prix est interrompue par l'échevin de l'Instruction qui vient informer l'assemblée que le territoire belge a été violé par les Allemands. L'école accueille quelque temps des réfugiés de l'incendie de Louvain. Pour contourner l'interdiction de l'occupant de chauffer les locaux, les frères font fonctionner les poêles à l'aube afin de cacher les cheminées fumantes. En 1918, l'institut décompte 24 anciens élèves « *morts pour la Patrie* ».

Parmi eux, le plus célèbre est Philippe Baucq, aujourd'hui encore considéré comme un des grands héros belges. Son souvenir est présent à Bruxelles au travers de stèles et monuments et de la rue portant son nom à Etterbeek. Une rue Philippe Baucq qui ne s'appelle pas encore ainsi quand Georges Rémi, le futur Hergé, y voit le jour en 1907. Se définissant comme « *catholique et patriote* », il deviendra une figure majeure de la résistance à l'ennemi comme Edith Cavell, exécutée à ses côtés au petit matin du 12 octobre 1915.

Cheville ouvrière de la distribution (à vélo) de milliers d'exemplaires de *La Libre Belgique*, fondée dans la clandestinité quelques mois auparavant, Baucq s'est investi dans un réseau d'évasion de soldats alliés blessés. Un réseau montois qui confie les évadés tantôt à Philippe Baucq tantôt à l'infirmière britannique établie à Bruxelles depuis 1907. Après quelques mois d'activité, le 31 juillet 1915, Baucq est arrêté, puis une trentaine d'autres personnes dont Edith Cavell. Leur simulacre de procès a lieu les 7 et 8 octobre. Ils sont exécutés le 12 octobre à l'aube, les lieux sont protégés par 250 hommes. Baucq lance : « *Messieurs, devant la mort, nous sommes tous des camarades.* »

La veille au soir, à la prison de Saint-Gilles, Philippe Baucq, 35 ans, avait pu voir sa femme à la condition expresse de ne pas lui révéler qu'il venait d'être condamné à mort, comme ses 5 coaccusés. La réprobation est mondiale. L'exécution provoque une telle indignation que Cavell devient une icône facilitant le recrutement des troupes en Angleterre et le sentiment pro-Alliés aux États-Unis.

Quelques dizaines de mètres seulement séparaient le domicile schaarbeekois de Baucq du Tir national (l'actuel site de la RTBF à Reyers), théâtre des exécutions. Détruit en 1963, le Tir national se résume aujourd'hui au très discret Enclos des Fusillés, qui entretient le souvenir. Il se dit que, au petit matin du 12 octobre 1915, la détonation réveilla la femme et les enfants de Philippe Baucq. ■